

À Véronique, Lisa-Flor et Miléna.

On ne pense jamais seul, et même un certain nomadisme géographique et intellectuel est sans doute encore un moyen de bénéficier des réflexions et expériences d'autrui. Celles-ci m'ont obligé plusieurs fois durant ces années de recherche à « casser des os dans ma tête », pour reprendre l'expression de Sartre. Les manques, les erreurs et les faiblesses qui persistent dans ce travail me sont imputables, mais ils auraient été qualitativement supérieurs sans les stimulations et les échanges nombreux dont j'ai profité. Je voudrais remercier ici les personnes qui m'ont aidé à réaliser cet ouvrage, en particulier Steven Lukes, Jürgen Habermas, Étienne Balibar, Denis Berger, Hugues Jallon, Marc Saint-Upéry, Michael Sandel, Jean-Marie Vincent et Véronique Giraud, ainsi que celles et ceux dont les commentaires m'ont permis de corriger certaines erreurs et d'enrichir mon raisonnement, et en particulier Marie-Hélène Bacqué, Pere Fabra, Jean-Paul Gaudillière, Bertrand Guillarme, Claus Offe et Gunter Teubner.

Je désire aussi remercier les institutions qui m'ont donné les moyens matériels de mener ma recherche. Le Ministère Français des Affaires Étrangères m'a offert une bourse Lavoisier durant les années universitaires 1988-89 et 1989-90 pour séjourner à l'Institut Universitaire Européen de Florence entre 1988 et 1991. L'*Istituto per gli Studi Filosofici* de Naples m'a accordé des bourses me permettant d'assister à des séminaires de Niklas Luhmann en mars 1990 et de Paul Ricœur en mai 1993. Le *Deutscher Akademischer Austauschdienst* m'a attribué les bourses qui m'ont permis de poursuivre deux ans mon travail à l'Université de Francfort en 1991-93. La Fondation Arthur Sachs, liée à l'Université de Harvard, m'a permis de profiter en tant que *Visiting Fellow* au Department of Government durant l'année 1993-94 des stimulations intellectuelles de ce lieu. Le *Harvard Club of France* et la *French American Foundation* (par sa bourse Tocqueville) ont également contribué à ce séjour, durant lequel j'ai pu bénéficier du cadre de travail du *Center for European Studies*.

SIGLES UTILISES :

HABERMAS :

DD :	<i>Droit et démocratie</i>
DPM :	<i>Le discours philosophique de la modernité</i>
ED :	<i>De l'éthique de la discussion</i>
EPol :	<i>Écrits politiques</i>
EPub :	<i>L'espace public</i>
LSS :	<i>Logique des sciences sociales et autres essais</i>
IR :	<i>L'intégration républicaine</i>
KPS1-8 :	<i>Kleine politische Schriften, vol. 1-4 à 8</i>
MC :	<i>Morale et communication</i>
PPM :	<i>La pensée postmétaphysique</i>
TAC1-2 :	<i>Théorie de l'agir communicationnel, vol. 1 et 2</i>
DJP :	<i>Débat sur la justice politique</i>

WEBER :

EP :	<i>L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme</i>
ES :	<i>Économie et société</i>
Fri :	« L'État national et la politique de l'économie politique »
GAR :	<i>Gesammelte Aufsätze zur Religionsoziologie</i>
GASS :	<i>Gesammelte Aufsätze zur Soziologie und Sozialpolitik</i>
GAW :	<i>Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre</i>
GPS :	<i>Gesammelte politische Schriften</i>
MWG, I/10-19 et II/5 :	<i>Max Weber Gesamtausgabe, Section (I,II) et volume (10,15,16,17, 19)</i>
SD :	<i>Sociologie du droit</i>
S&P :	<i>Le savant et le politique</i>
SR :	<i>Sociologie des religions</i>
WG :	<i>Wirtschaft und Gesellschaft</i>

INTRODUCTION

« À l'épreuve des événements, nous faisons connaissance avec ce qui est pour nous inacceptable et c'est cette expérience interprétée qui devient thèse et philosophie. Il est donc permis de la raconter franchement, avec ses reprises, ses ellipses, ses disparates, et sous bénéfice d'inventaire. »

Maurice Merleau-Ponty, *Les aventures de la dialectique*.

« Il me semble étrange que la plupart de nos contemporains ne sentent pas ce que doit la philosophie à l'expérience démocratique, qu'ils n'en fassent pas un thème de leur réflexion, et n'y reconnaissent pas la matrice de leur propre interrogation, qu'ils n'explorent pas cette matrice. »

Claude Lefort, *Essais sur le politique*.

Commentant la réponse de Kant à la question : « Qu'est-ce que les Lumières ? », Michel Foucault avançait qu'il s'agissait de la première tentative théorique de poser la question du présent, de l'actualité¹. Dans cette perspective, la théorie politique s'élabore comme une réponse raisonnée à la conjoncture, à l'épreuve des événements. Or, l'élément clef de notre présent est sans doute la situation paradoxale dans laquelle se trouve la dynamique démocratique. D'un côté, la démocratie est aujourd'hui revendiquée par un nombre croissant d'acteurs politiques. L'écroulement du socialisme bureaucratique clôt à cet égard un cycle historique. La démocratie semble aujourd'hui s'imposer progressivement au monde entier, même si elle est partiellement contrée par la montée des intégrismes ou de nouveaux nationalismes. De l'autre, le terme de démocratie a payé son extension quasi universelle par une ambivalence croissante de sa signification. Qui ne se prétend démocrate à l'heure actuelle ? La définition de la démocratie est devenue un enjeu de débat politique. Surtout, les démocraties existantes semblent confrontées à de nouvelles difficultés. L'impression de paralysie et de décomposition que provoque le spectacle de la vie politique dans beaucoup de pays européens n'est qu'un symptôme qui révèle des défis plus graves. Comme l'affirme avec force Norberto Bobbio, les problèmes qui avaient donné naissance au mouvement communiste n'ont pas été véritablement résolus par les sociétés occidentales². L'extrême

¹ Michel FOUCAULT, *Dits et Écrits*, vol. 4, Gallimard, Paris 1994, p. 679.

² Norberto BOBBIO, *L'utopia capovolta*, La Stampa, Torino, 1990, p. 130.

inégalité de la répartition des richesses et des pouvoirs à l'échelle d'un monde de plus en plus unifié trouve son correspondant dans le développement des processus improprement regroupés sous le terme d'« exclusion » au cœur des pays capitalistes développés. De nouveaux problèmes surgissent à l'horizon. L'internationalisation des marchés et la crise écologique grandissante posent un problème d'échelle inédit : que peut bien signifier la démocratie lorsque certaines décisions n'acquièrent une efficacité qu'à l'échelle de la planète entière ? Les États-nations constituaient jusqu'aux dernières décennies le cadre contraignant de l'expérience démocratique moderne. Ils sont aujourd'hui déstabilisés par la mondialisation de l'économie, par l'unification européenne et par l'émergence de sociétés multiculturelles. Cette situation dénoue les liens établis entre nationalité et citoyenneté, déstabilise les États-providence nationaux et questionne une série de caractéristiques fondamentales de l'expérience démocratique moderne. Ces difficultés sont-elles seulement conjoncturelles ou renvoient-elles à des contradictions inhérentes à toute démocratie ? Ce contexte ambivalent interroge l'aventure démocratique, comme dynamique ouverte sur l'avenir. Il sollicite une réflexion de fond sur ses problèmes, qui passe notamment par une clarification conceptuelle : au vu d'une expérience qui s'étend désormais sur plusieurs siècles, quels sont les concepts qui permettent de donner une signification théorique cohérente et crédible à la notion générique de « pouvoir du peuple » ?

De telles questions ne peuvent trouver de réponse purement analytique. Toute définition de la démocratie implique, pour peu qu'elle dépasse un stade purement générique (« la démocratie, c'est le pouvoir du peuple »), une dimension normative. À la question de savoir ce que sont (ou pourraient être) le peuple et son pouvoir, il n'est pas de réponse qui serait axiologiquement neutre. Selon que l'on insiste sur l'expression directe ou sur la représentation, sur l'unité du peuple ou sur son pluralisme, sur le caractère spontané ou organisé de son pouvoir, selon que l'on avance que la démocratie est un système institutionnel ou une dynamique sociale, un phénomène strictement politique ou impliquant toutes les sphères de la vie sociale, des prises de parti sont impliquées, au moins implicitement. En dernière analyse, une discussion théorique de cet ordre ne diffère du débat mené par les citoyens dans l'espace public que par la systématisme et la cohérence des arguments avancés. Même lorsqu'elle met l'accent sur les nouveautés radicales que porte encore l'aventure démocratique, une telle discussion s'inscrit dans l'autocritique immanente d'une expérience qui s'étend maintenant sur plusieurs siècles.

Il est cependant possible d'opter pour une autre perspective et, délaissant la construction d'un modèle démocratique, de se centrer exclusivement sur l'analyse des « démocraties existantes », quitte à confronter le réel avec les idéaux proclamés des sociétés étudiées. Dès lors qu'elle ne se borne pas à des observations purement empiriques, cette objectivation sociologique tend nécessairement (ne serait-ce que par la dimension comparative que requiert la définition de la spécificité de son objet) à impliquer des hypothèses plus générales sur la politique et les sociétés contemporaines en général, voire des thèses de type anthropologique. Une telle perspective a le mérite de problématiser les intuitions des acteurs et de mettre principiellement en question les

évidences qu'ils tiennent généralement pour acquises. En promenant un regard « désenchanté » sur le réel, elle invite à ne pas prendre pour argent comptant les proclamations idéelles et à soupçonner la part d'idéologie qu'elles peuvent comporter. Le croisement de ces deux axes de réflexion, normatif et cognitif, peut sembler pouvoir être effectué de façon relativement cohérente, en demandant notamment dans quelle mesure le modèle conceptuel de la démocratie construit sur le premier axe peut avoir une pertinence pour l'étude des démocraties existantes. L'articulation raisonnée des deux dimensions doit alors être effectuée en évitant les confusions mais sans que son principe soit, en soi, sujet à caution. Cependant, dans certaines perspectives sociologiques, elle peut s'avérer beaucoup plus problématique.

Dans ses écrits, Max Weber avance que les sociétés occidentales modernes sont confrontées à une rationalisation qui transforme la politique en un univers impersonnel dans lequel la bureaucratie risque de dominer sans partage. De façon plus générale, le monde est de plus en plus gouverné par des logiques, celle de l'économie marchande en premier lieu, qui semblent hors de portée de l'action des citoyens. Pour le fondateur de la sociologie allemande, cette tendance est inéluctable car ces règles impersonnelles et mécaniques constituent le mode de gestion le plus rationnel des choses et des hommes. Elle peut seulement être limitée par l'action de chefs charismatiques qui, tout en assumant les exigences de ces mécanismes réifiés, leur confère un supplément de sens subjectif qui parle aux masses et implique celles-ci dans un ordre social qu'elles ne sauraient déterminer. Il est pour Weber sociologiquement inconcevable que le peuple puisse exercer le pouvoir dans les grands Etats modernes. Sauf à sombrer dans le chaos, ceux-ci ne peuvent qu'être dominés par des élites restreintes, quand bien même cette domination se ferait au nom du peuple. Du coup, Weber condamne toute théorie qui viserait à préciser quelle est la meilleure façon pour le peuple d'exercer son pouvoir, ou la plus juste, ou pourquoi ce pouvoir est légitime, ou encore comment progresser vers ce pouvoir. L'idéal démocratique n'est guère pour lui qu'une eschatologie messianique de type religieux. C'est pourquoi il « n'est pas de ce monde », et son intrusion dans la politique ne pourrait que mener à un désordre anarchique. Toute théorie démocratique qui postulerait que le peuple pourrait avoir un pouvoir autre que purement nominal est irréaliste. Dans le meilleur des cas, il s'agit de naïveté et d'aveuglement ; dans le pire des cas, de démagogie.

Cette affirmation, en elle-même, n'est pas originale. Elle constitue une variante d'un thème ressassé par les théories élitistes. Prenons par exemple *Les suppliantes* d'Euripide. Thésée y défend l'Athènes démocratique, qui n'a ni maître, ni tyran, qui est libre parce que son peuple la gouverne et élit ses chefs pour un an, où l'argent n'a nul privilège, où le riche et le pauvre ont les mêmes droits. Le porte-parole de Thèbes, la cité aristocratique, lui répond qu'une cité où la multitude prétend gouverner est condamnée à être manipulée par des « orateurs qui l'exaltent, et la tournent en tous sens au gré de leur propre intérêt ». D'ailleurs, ajoute-t-il, « comment la masse, qui gouverne mal ses propres pensées, pourrait-elle mener fermement la cité ? Toute sagesse doit être mûrie. Rien de bien ne se fait à la hâte. Un pauvre laboureur, si même il n'est pas ignorant, est empêché par ses travaux de s'appliquer au bien commun. Oui, aux yeux

des honnêtes gens la cité est malade quand un homme de rien prend du crédit parce que ses discours ont prise sur le peuple³. »

Ce qui donne son tranchant et son appel singulier à la problématique wébérienne, c'est que, dans les convulsions du début du siècle, elle s'appuie sur une recherche sociologique monumentale. La problématique élitiste qui la sous-tend prétend ne plus énoncer seulement un parti pris mais se fonder sur l'étude rigoureuse et objective du monde réel. Elle prend en compte des phénomènes comme les débuts de l'État-providence, l'émergence des partis politiques modernes, l'instauration progressive du suffrage universel, la mondialisation des problèmes, la prédominance de l'économie capitaliste, le désenchantement du monde et la remise en cause des coutumes et visions religieuses traditionnelles... Cette œuvre est suffisamment riche pour avoir fourni la matrice de la plupart des théories élitistes de ce siècle, de Carl Schmitt à Joseph Schumpeter. L'analyse de ce fil argumentatif constitue le point de départ presque obligé pour prendre la mesure de la problématique élitiste de notre temps. Après Max Weber, il est difficile d'être naïvement normatif. Un soupçon d'irréalisme plane sur toute théorie de la démocratie qui entendrait énoncer les « fondements » de celle-ci en préalable à la conceptualisation sociologique et historique. Au-delà, quel intérêt y aurait-il à élaborer un modèle de démocratie qui ne conviendrait qu'à un peuple d'anges, parce qu'il méconnaîtrait par trop la rationalité politique des sociétés actuelles, voire de toute société moderne ? Une théorie normative doit être en mesure de démontrer que, sans forcément représenter l'aboutissement *nécessaire* de l'histoire, son modèle peut avoir des chances plausibles d'être mis en œuvre au vu des données mises à jour par les sciences sociales. Si elle n'était pas à même de forger des concepts sociologiques et historiques qui permettent de réfuter l'argumentation wébérienne, toute tentative d'analyser la démocratie se verrait confrontée à un dilemme : accepter que la démocratisation n'est pas plausible sociologiquement - et, avec Weber, condamner comme illusoire toute théorie démocratique ; ou se replier sur le devoir-être sans se soucier de savoir si les modèles construits ont une quelconque crédibilité sociologique et historique - et l'intérêt de ses modèles risquerait alors d'être équivalent à celui des controverses théologiques sur le paradis. Dans les deux cas, il faudrait renoncer à élaborer une théorie couplant l'analyse des dynamiques sociales existantes et la proposition d'un modèle normatif, et abandonner tout espoir d'avancer sur la voie d'une théorie démocratique réaliste.

La question centrale qui sous-tend cet ouvrage est de savoir si ce dilemme est réellement insoluble ou s'il peut être surmonté, au moins partiellement, en articulant de façon raisonnée les concepts sur lesquels repose la sociologie de la démocratie avec ceux qui structurent un modèle axiologique démocratique. Sans dédaigner la théorie normative, ce livre sera centré sur les conditions de crédibilité de cette dernière en regard de la théorie sociale. Cette question est cependant si vaste que le risque était grand de tomber dans un raisonnement trop général, de se lancer dans une construction intellectuelle qui ne pourrait tester l'intérêt heuristique de ses hypothèses et risquerait d'être sans objet. C'est pourquoi ce livre s'est attaché de façon plus modeste à présenter,

³ EURIPIDE, *Les suppliantes*, 403sq.

à la suite de Weber, les forces et les faiblesses de la philosophie politique de Jürgen Habermas. En cette fin de siècle, elle constitue la tentative la plus stimulante de répondre au défi wébérien, que l'auteur de la *Théorie de l'agir communicationnel* a tenté de réfuter explicitement en y consacrant une large partie de ses écrits. Habermas entend démontrer que le peuple peut exercer le pouvoir dans les sociétés modernes, et qu'il peut le faire de façon rationnelle et juste. Il vise à dépasser la vieille opposition philosophique du gouvernement des lois et du gouvernement des hommes en montrant que la volonté populaire, loin d'être « une et indivisible » comme le voudrait une certaine tradition républicaine, émerge des multiples discussions qui ont lieu dans l'espace public et se matérialise en pouvoir grâce aux institutions délibératives de l'État de droit démocratique. Cette théorie politique s'insère dans un cadre philosophique et sociologique plus large qui s'appuie sur une théorie de l'usage pragmatique du langage et met l'accent sur la constitution dialogique des individus, des communautés et de la société. Dans sa tentative de rendre compte des contradictions et des tensions du processus de rationalisation qui marque le monde occidental, la problématique du philosophe de Francfort constitue un nœud théorique de tout premier plan. En discutant Karl Marx aussi bien qu'Emmanuel Kant, John Searle et John Austin aussi bien que John Rawls ou Michel Foucault, Habermas a largement œuvré au décloisonnement de débats trop marqués par les différences entre disciplines académiques, entre traditions nationales ou entre filiations théoriques concurrentes. Qu'on la juge ou non couronnée de succès, il faut saluer son ambition de dépasser une série d'oppositions classiques de la théorie de la démocratie. Habermas mène un constant dialogue critique avec l'auteur d'*Économie et société* et ses successeurs, notamment Talcott Parsons et Niklas Luhmann. Il est sans doute le seul théoricien de la démocratie qui se soit fixé l'objectif de répondre à leurs thèses avec cette ampleur, en couplant l'analyse normative et cognitive de la démocratie, de la politique et de la modernité. Dans le monde où nous sommes, la confrontation de Max Weber et de Jürgen Habermas est un passage obligé pour penser la démocratie.

Ce cheminement permettra de présenter les grandes lignes des théories politiques de ces deux auteurs et il constituera en ce sens une introduction critique à cet aspect de leurs œuvres. La cohérence interne de leur argumentation sera reconstituée avec le plus de fidélité possible, sans que l'on s'interdise d'en souligner les tensions, les limites ou les points aveugles. Cependant, les lignes qui vont suivre n'ont pas qu'une ambition philologique. Elles s'attacheront à clarifier les notions et concepts sur lesquels doit s'appuyer une théorie de la démocratie et les points de vue à partir desquels elle peut être édifiée. Cette perspective n'est pas celle d'une sociologie qui viserait à objectiver les théoriciens étudiés en tâchant de cerner les déterminations sociales et culturelles qui les ont poussés à s'engager dans telle ou telle direction. Il ne s'agira pas de comprendre les *causes* qui ont amené les théories discutées à prendre telle ou telle configuration, mais d'évaluer la cohérence interne des systèmes conceptuels et leur apport à une théorie contemporaine de la démocratie. Les deux auteurs seront abordés comme des interlocuteurs dont les arguments doivent être acceptés ou réfutés avec d'autres arguments, et non relativisés d'emblée par une posture objectivante. Il ne s'agira pas non

plus d'effectuer, à la façon d'un Quentin Skinner, une histoire de ces deux pensées politiques qui aurait pour but de les replacer dans le contexte de leur énonciation et d'analyser leur sens pragmatique en relation avec d'autres discours (de type politique, culturel, etc.) contemporains. Quelques éléments contextuels et historiques seront donnés, mais seulement lorsqu'ils sembleront indispensables pour comprendre la cohérence intrinsèque d'un raisonnement, ou pour nuancer des jugements critiques sur telle ou telle notion, toujours si faciles lorsqu'ils viennent une décennie ou un siècle après la notion en question⁴.

Les pensées de Max Weber et de Jürgen Habermas sont inscrites dans la pratique politique de leur temps, en ce sens qu'elles consistent en élaborations générales à partir de problèmes pratiques. Ceux de Weber n'étaient pas la question démocratique mais l'affirmation d'une politique de puissance de l'État allemand et l'interrogation sur le destin unique de la société occidentale. Une approche de cet auteur à partir de la question de la démocratie constitue donc un éclairage latéral de sa pensée, mais il permet d'en mettre en lumière certains des principaux reliefs à travers des thèmes comme la domination, la rationalisation objectivante ou le charisme. Le thème de la démocratie pénètre par contre directement au cœur de la pensée habermassienne : depuis son premier ouvrage sur l'espace public jusqu'à sa dernière œuvre maîtresse, *Droit et démocratie*, la question démocratique a été le centre de la théorie politique du philosophe de Francfort et peut être considérée comme le problème pratique à partir duquel celle-ci fut édifiée. Habermas a pris au sérieux le défi réaliste lancé à la problématique démocratique. Il tente d'articuler de façon cohérente l'analyse de l'être et du devoir être, un modèle normatif de la démocratie et l'étude socio-historique de la dynamique démocratique. Je serai amené à être critique envers la solution qu'il propose, mais celle-ci repose sur le terrain qui semble le seul à même de sortir la théorie de la démocratie du dilemme dans lequel les analyses réalistes tendent à l'enfermer.

La première partie de cet ouvrage sera consacrée à la théorie politique de Max Weber, pour laquelle le pouvoir, dans les sociétés modernes, ne peut fondamentalement reposer que dans les mains d'une élite restreinte. Nous verrons comment Weber effectue une analyse unilatérale de la politique qui interdit d'élaborer un véritable idéal-type des formes qui pourraient contrebalancer ou minimiser la domination. Pour lui, la démocratie est impossible sociologiquement, mais aussi historiquement, du fait du processus de bureaucratisation qui caractérise le monde moderne. C'est pourquoi l'appel de Weber à la parlementarisation du Reich n'est pas synonyme d'une perspective démocratique. Son espoir croissant de voir émerger des chefs charismatiques correspond à la tentative de coupler la rationalité « objective » de la modernité

⁴ Le choix ici adopté ne signifie pas qu'une sociologie historique de ces théoriciens ou qu'une histoire de ces théories soient des entreprises vaines, ou qu'elles ne pourraient pas apporter de riches éclairages sur la logique interne avec laquelle ces auteurs se situaient par rapport à leurs contemporains ; simplement, il s'agirait là d'autres livres. La seule hypothèse générale ici nécessaire est que Weber et Habermas ont quelque chose à nous dire qui ne se réduit pas aux déterminations objectives ou au contexte historique et politique qui les ont amenés à écrire ce qu'ils ont écrit - toutes proportions gardées, ce raisonnement est similaire à l'affirmation qu'il est également légitime d'étudier sociologiquement et historiquement Albert Einstein et de discuter en mathématicien ou en physicien de la validité actuelle de ses thèses en physique théorique ou en mathématiques.

occidentale avec la liberté de quelques individus d'exception. Au bout du compte, la politique tend à être alignée tout entière sur la raison d'État. Au-delà de la conjoncture spécifique dans laquelle elle vit le jour, la théorie wébérienne constitue un défi pour la théorie démocratique contemporaine. Contre Weber, celle-ci doit démontrer que la démocratie n'est pas condamnée à osciller entre le chaos, la bureaucratie et la domination plébiscitaire, et qu'il est possible de défendre raisonnablement une perspective démocratique.

La seconde partie montrera comment Habermas élaborer sa théorie de la démocratie en tentant de répondre au défi wébérien. Les deux premiers chapitres seront consacrés à la *Théorie de l'agir communicationnel* et aux écrits qui l'accompagnent, les deux derniers à *Droit et démocratie* et à ses suites. Nous verrons comment Habermas fait de la dynamique démocratique la dimension politique l'agir communicationnel, qu'il conçoit comme un mode d'action et de socialisation fondamental dans le monde moderne. Cette perspective tend à donner à la démocratie la réalité sociologique que lui déniait Weber et à articuler de façon cohérente le fait et la norme. Elle est cependant obliérée par un raisonnement de type anthropologique et une vision trop consensuelle de la communication politique. La reformulation habermassienne de la critique de la réification des relations humaines, qui s'exprime dans la thèse de la « colonisation du monde vécu » par les mécanismes marchands et bureaucratiques et dans la défense d'une démocratie radicale et autolimitée, est très stimulante. Elle bute pourtant sur les catégories anthropologiques qui la sous-tendent et peut difficilement traduire la démocratie communicationnelle en réalité institutionnelle. Lorsque Jürgen Habermas reformule ses perspectives dans les années quatre-vingt-dix, en conceptualisant l'État de droit démocratique, il enrichit incontestablement son modèle normatif. Le paradigme délibératif permet notamment de montrer comment droits et souveraineté populaire peuvent s'impliquer mutuellement et de dépasser ainsi les oppositions classiques entre libéralisme et républicanisme. Cependant, l'appréciation trop harmonieuse de la dynamique démocratique et le passage au second plan de l'étude sociologique des mécanismes de pouvoir et de domination compromet son réalisme. C'est pourquoi les éclairages importants que peut fournir la problématique habermassienne sur des thèmes comme le droit à la désobéissance civile ou à l'avortement, le multiculturalisme et le port du foulard islamique à l'école, ou encore sur le nouvel ordre international, restent parcellaires et unilatéraux. Il n'est pas sûr que le défi wébérien soit complètement relevé.

C'est en nous appuyant sur ces analyses que nous esquisserons dans la conclusion quelques pistes de réflexion pour penser de façon réaliste la perspective d'une démocratie radicale.

CONCLUSION

Quel bilan peut-il en être tiré au terme de cette étude de la problématique habermassienne des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix ? Un premier point, banal en soi, mérite d'être rappelé : contrairement à Weber, Habermas développe une vraie théorie de la démocratie, et qui plus est une théorie « démocratique » (c'est-à-dire défendant la perspective démocratique). Le philosophe de Francfort entend articuler de façon raisonnée une conceptualité qui permette de comprendre la dynamique démocratique « réellement existante » et une autre qui avance un modèle normatif de la démocratie. Il se fixe un niveau d'exigence qui prend au sérieux le défi weberien et entend développer une défense axiologique raisonnable *et* réaliste de la démocratie. Parvient-il à atteindre cet objectif ambitieux qu'il se fixe lui-même ? La réponse à cette question mérite d'être nuancée.

D'un côté, la problématique de l'agir communicationnel contient des points forts qui semblent extrêmement utiles pour penser la démocratie dans le monde contemporain. Elle permet en effet de donner une profondeur sociale et culturelle à cette dynamique de prime abord politique que représente la démocratie, en montrant comment ses rouages internes trouvent des correspondants dans les interactions quotidiennes élémentaires et font partie d'une configuration culturelle d'ensemble de la modernité. Dans cette perspective, les citoyens des sociétés démocratiques modernes se voient dotés d'un sens critique qui s'exerce et s'aiguise dans le débat public. Les arrangements institutionnels concrets seront dits démocratiques dans la mesure où ils s'appuient sur ce sens critique et l'aident à se déployer. C'est pourquoi la théorie habermassienne est radicalement anti-élitiste, mais aussi non scientiste, en ce que l'objectivation ou la réflexivité qui sont le propre de la sociologie ou de la philosophie ne font que développer et systématiser des capacités qui sont présentes dans les discussions raisonnées des simples citoyens. Habermas s'oppose en particulier à cette forme contemporaine de l'élitisme qu'est le technocratisme : la délibération collective dans l'espace public, qui peut être nourrie par les savoirs spécialisés sans être écrasés par eux, explique que la dynamique démocratique puisse s'assurer d'une certaine prise raisonnable et rationnelle. Du coup, il est possible d'expliquer comment les citoyens peuvent exercer collectivement le pouvoir montant (appelé « communicationnel » par Habermas) qu'appelle étymologiquement la démocratie. Ce pouvoir, qui s'oppose à la relation « descendante » que constitue la domination, était précisément exclu par la théorie weberienne.

La conception délibérative de la démocratie insiste sur le fait que, pour comprendre le social en général et la politique en particulier, il faut moins s'attacher aux éléments singuliers ou à la totalité qu'à la relation (qualifiée par Habermas de communicationnelle) qui leur permet de se former et d'exister. Elle met ainsi en avant la dynamique intersubjective dans laquelle se constituent les classes et groupes sociaux, le peuple et chaque individu. Ce positionnement est un point d'appui important pour dépasser les dichotomies classiques qui

opposent l'État (ou la communauté) et l'individu, le pouvoir populaire et les droits de l'homme, le républicanisme et le libéralisme, l'autodétermination démocratique et le pluralisme. Il permet de concevoir que la démocratie ne soit ni une mécanique purement agrégative d'intérêts et d'opinions pré-politiques qui se serviraient d'elle de façon instrumentale, ni une présence fusionnelle et homogène - mais au contraire une dynamique de débat et de problématisation dans laquelle les acteurs en présence sont constitués, confrontés et modifiés par le choc des arguments et des convictions. La conception délibérative de la démocratie permet de comprendre que les procédures juridiques et démocratiques ne peuvent se réduire à une rationalité formelle, objective et a-normative comme le pensait Weber, et qu'elles sont indispensables à la constitution d'une société qui serait libre de domination. Une telle conception dépasse aussi les visions unilatérales du droit qui font de celui-ci une limite à la démocratie ou au contraire son instrument, en montrant l'homologie procédurale qui rapproche institutions juridiques et démocratiques. Au total, l'idée que la démocratie renvoie à l'auto-organisation d'une communauté juridique est très forte et va bien au-delà des conceptions classiques du socialisme, du républicanisme ou du libéralisme. Sur ce point, *Droit et démocratie* représente incontestablement un pas en avant d'importance par rapport à la *Théorie de l'agir communicationnel*.

La variante de la théorie de la réification que défend Habermas (du moins dans les années quatre-vingt) voit du même coup son intérêt s'accroître. Marx aussi bien que Weber décrivaient le processus de *Versachlichung* qui marque le monde occidental moderne comme allant à l'encontre d'un pouvoir populaire véritable. Dans ses thèses sur la « colonisation du monde vécu », Habermas conserve ce qui faisait l'intérêt de ces réflexions en jouant Marx et Weber l'un contre l'autre. En s'appuyant sur la théorie de l'agir communicationnel et en ayant partiellement recours aux perspectives systémistes, il articule de façon plus complexe démocratie et réification. Il pose notamment la question de l'objectivité de la réification : jusqu'à quel point l'autonomisation de la rationalité marchande ou de la rationalité bureaucratique par rapport à la rationalité démocratique du pouvoir des citoyens représente-t-elle une évolution indépassable de la modernité, et dans quelle mesure est-elle contingente ? Jusqu'à quel point représente-t-elle un phénomène positif, et dans quelle mesure peut-elle être au contraire évaluée normativement comme négative, voire pathologique ? Dans sa critique conjointe (et « autolimitée ») de la bureaucratie et du capitalisme, Habermas se situe sur un champ que les théories contractualistes contemporaines, qu'elles soient libérales ou républicaines, négligent à peu près totalement. Cette problématique ouvre la voie à une appréciation complexe de la civilisation occidentale, dans laquelle s'est développée la démocratie mais aussi, parallèlement, des processus de réification aux effets contradictoires. Si l'Occident est le lieu où une culture politique démocratique a su partiellement s'institutionnaliser, il est aussi le théâtre d'une réification des relations sociales qui peut être considérée négativement d'un point de vue éthique. C'est ainsi qu'Octavio Paz a écrit ainsi dans l'un de ses derniers ouvrages que les sociétés modernes ont d'une part « converti les hommes - une espèce où chaque individu, selon toutes les philosophies et toutes les religions, est un être unique - en une masse homogène ; les modernes semblent tous sortis d'une fabrique, et non d'une matrice. De l'autre, elles ont fait de chacun de ces êtres un solitaire. Les démocraties capitalistes n'ont pas créé l'égalité mais l'uniformité, et à la fraternité, elles ont

substitué la lutte permanente entre les individus¹. » Cette mise en perspective historique a une pertinence sur les questions du présent : en mettant l'accent sur ce qu'il appelle des conflits « de frontière » entre monde vécu et mécanismes systémiques, Habermas effectue une tentative stimulante pour analyser des types de mouvements sociaux et de conflits contemporains qui diffèrent du conflit de classe traditionnel.

Ces éléments cumulés rendent la perspective de « démocratie radicale » défendue par Habermas assez fascinante sur le plan normatif. Elle semble en particulier permettre d'articuler un filon de pensée libertaire (à travers le primat donné à la société civile et l'espace public sur l'État et le marché) avec une défense raisonnée des institutions démocratiques, et le projet d'une société multiculturelle avec celui d'une forte culture politique commune des citoyens.

Cependant, même sur ces points forts, il est nécessaire de penser avec Habermas contre Habermas, pour reprendre une expression de Karl Otto Apel². La problématique habermassienne implique en effet un raisonnement unilatéral. Le premier problème concerne sa vision largement idéalisée de la communication - et en particulier du débat public démocratique. Un certain mode de communication, celui de l'argumentation dans la communauté scientifique, tend à constituer le paradigme général de toute pragmatique langagière. Bien sûr, la conception habermassienne est moins fusionnelle que les perspectives rousseauistes ou marxistes. Cela lui permet notamment d'être couplée avec une véritable thématization des institutions démocratiques. Mais en faisant du consensus le télos du langage, Habermas donne à la communication un tour « quasi-transcendental » intenable du point de vue de la sociologie ou de l'histoire. Au bout du compte, le social tend à être évacué de l'interaction langagière - et avec lui l'analyse sociologique des différentiels de pouvoir et de savoir qui marquent toute structure de communication. Cela est d'autant plus gênant que la communication ainsi conçue se substitue à la lutte éternelle wébérienne pour expliquer ce qui serait le propre du genre humain. Dans ce raisonnement anthropologique, la dimension de l'inconscient, les rapports de pouvoir ou la profondeur de l'enchâssement historique contingent des cultures sont sous-estimés. Ils sont décrits, au mieux, comme secondaires, dérivés, relevant d'une factualité empirique tendue vers une normativité universelle - et au pire totalement passés sous silence. La théorie de la démocratie qui en découle est fortement unilatérale. L'accouplement d'une problématique anthropologique et de la tentation croissante d'un raisonnement transcendantal tend à vanifier l'analyse des sciences sociales en les renvoyant à l'étude purement concrète et empirique des modalités contextuelles d'application des règles conceptualisées par la philosophie normative. C'est sur cette base que la démocratie est saisie à travers la reformulation intersubjective des théories contractualistes. Ce trait, déjà présent dans la *Théorie de l'agir communicationnel*, est accentué avec *Droit et démocratie*, lorsque l'élément « réaliste » qu'impliquait la théorie de la réification disparaît du devant de la scène.

Parallèlement, l'opposition paradigme du langage/paradigme de la production constitue une dimension particulièrement significative de la manière avec laquelle Habermas renverse la position de ses prédécesseurs en restant sur un même terrain anthropologique. Si cette

¹ Octavio PAZ, *Vislumbres de la India*, Seix Barral, Barcelona, 1995.

² Karl Otto APEL, *Penser avec Habermas contre Habermas*, op. cit.

problématique a des filiations profondes dans la tradition philosophique, elle est déconnectée de l'importante littérature sociologique consacrée au travail et à la production. La superposition des dichotomies monde vécu/système et culture/production (et administration) constitue un obstacle épistémologique pour évaluer comment la dynamique démocratique traverser la production ou l'administration, mais aussi pour penser les conflits socio-économiques et les débats sur l'organisation de la production matérielle. Au-delà, le repli sur le formalisme procédural, qui néglige par trop le fait que les droits peuvent se réduire à une simple idéologie s'ils ne sont pas exercés pratiquement, court le risque de déboucher sur une coquille vide. Du fait de leur dimension anthropologique et transcendante, les concepts habermassiens risquent de perdre la pertinence heuristique qu'ils pourraient avoir s'ils étaient de simples idéaux-types. Cela pose notamment problème lorsque le raisonnement philosophique doit s'articuler avec l'analyse institutionnelle. Les institutions démocratiques (politiques et juridiques) se voient très fortement idéalisées, et il est difficile d'aborder leur étude empirique à travers les catégories habermassiennes. Les multiples facettes de la dynamique démocratique sont réconciliées à trop bon compte et ses difficultés internes de sous-estimées. Au total, si l'élaboration habermassienne représente une contribution essentielle pour dépasser l'alternative domination de la bureaucratie/démocratie plébiscitaire dans laquelle Max Weber enfermait la théorie démocratique, elle répond difficilement au second défi wébérien, celui du réalisme. La règle normative se plaque un peu trop vite sur la régularité sociologique, la normativité du *Sollen* sur la normalité du *Sein*. La théorie démocratique de Jürgen Habermas décolle par trop de caractéristiques essentielles des sociétés présentes. Or, le philosophe de Francfort entend prendre au sérieux le second défi wébérien. Contrairement à Rawls ou à d'autres philosophes, il s'interdit le repli sur le pur devoir-être. La validité de son modèle normatif ne peut que subir le contrecoup de toute remise en question de la pertinence de sa théorie sociale.

Le raisonnement tenu par Jacques Rancière lorsqu'il intervient dans le débat entre Jürgen Habermas et Richard Rorty en en déplaçant le terrain³ pourrait jeter une lumière plus générale sur les problèmes rencontrés par le philosophe de Francfort. Habermas présuppose que tous les citoyens, y compris par-delà les frontières, peuvent potentiellement s'entendre de façon raisonnable sur les principes permettant d'organiser leur vie commune grâce à des discussions publiques, car le consensus est visé dans tout acte de langage. Rorty rétorque que s'il est des situations où les locuteurs peuvent effectivement s'entendre parce qu'ils partagent des présupposés communs, nombreux sont les cas où ces présupposés font défaut, notamment du fait de différences culturelles fondamentales, l'accord étant alors aléatoire ; en tout état de cause, aucun consensus ne saurait prétendre à l'universalité rationnelle. Les droits de l'homme ou la démocratie n'échappent pas à la règle : ils constituent des valeurs précieuses, mais seulement pour nous qui les reconnaissons, et il n'est aucune manière de « prouver » rationnellement leur supériorité à un intégriste religieux. Rancière avance quant à lui que la communauté d'argumentation, où chaque interlocuteur est reconnu comme ayant un égal droit à la parole et où l'accord raisonnable est possible, n'est pas quelque chose de premier, donné anthropologiquement avec le langage, mais au contraire le résultat d'une lutte, d'un scandale

³ Jacques Rancière, « La mésentente », in *La modernité en questions. De Richard Rorty à Jürgen Habermas*, Françoise GAILLARD, Jacques POULAIN, Richard SCHUSTERMAN (dir.), Cerf, Paris, 1998.

qui fracture un ordre établi où les dominés sont toujours marginalisés ou absents de l'espace public. La « méésentente », lorsque les plébéiens se retranchent sur l'Aventin pour imposer aux patriciens d'écouter leur voix, ou lorsque les prolétaires des années mille-huit-cent-trente revendiquent leur appartenance à la communauté des êtres parlant, est rupture polémique du consensus. Et toute pensée de l'entente d'une communauté raisonnable doit l'inclure comme une précondition, sous peine de cautionner un consensus excluant. La méésentente n'est donc pas, d'abord, un problème de compréhension culturelle. Elle renvoie plutôt aux rapports sociaux, à l'inégale distribution du pouvoir et des ressources, aux dominations qui structurent l'ordre établi. C'est pourquoi son appréhension philosophique passe forcément par les sciences sociales - par l'histoire, dans le cas de Rancière. Et c'est peut-être l'oubli de son actualité qui rend parfois sceptique les lecteurs du philosophe de Francfort.

Table

INTRODUCTION.....	1
PREMIERE PARTIE. LE DÉFI WÉBERIEN	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
INTRODUCTION	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CHAPITRE UN : LA POLITIQUE COMME ENTREPRISE DE DOMINATION	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
<i>Pouvoir et domination</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Une définition unidimensionnelle de la politique	Erreur ! Signet non défini.
<i>Le problème de la légitimité</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Les trois types de domination légitime	Erreur ! Signet non défini.
<i>L'absence d'un idéal-type des formes minimisant la domination</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Le dilemme de la démocratie directe	Erreur ! Signet non défini.
Des formes sociologiques minimisant la domination	Erreur ! Signet non défini.
Les exemples historiques	Erreur ! Signet non défini.
<i>Les racines d'une vision problématique</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Une vision unidimensionnelle de la politique	Erreur ! Signet non défini.
Un soubassement anthropologique discutable	Erreur ! Signet non défini.
Une philosophie téléologique de l'histoire	Erreur ! Signet non défini.
CHAPITRE DEUX: LE REGNE DE LA BUREAUCRATIE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
<i>Le règne du calcul</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
De la domination légale à la domination bureaucratique.....	Erreur ! Signet non défini.
Le rôle de la discipline.....	Erreur ! Signet non défini.
Objectivité et réification	Erreur ! Signet non défini.
<i>Le péril d'une domination absolue de la bureaucratie</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>Des ressources éthiques dans la domination bureaucratique</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
La vocation de bureaucrate	Erreur ! Signet non défini.
Weber ou Musil	Erreur ! Signet non défini.
La figure de l'entrepreneur	Erreur ! Signet non défini.
CHAPITRE TROIS : QUELLE DEMOCRATIE?	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
<i>Parlementarisation ou démocratisation</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Pour la parlementarisation du Reich.....	Erreur ! Signet non défini.
Le « Marx de la bourgeoisie »	Erreur ! Signet non défini.
Les dangers de la démocratisation	Erreur ! Signet non défini.
Pour un pacte social.....	Erreur ! Signet non défini.
La critique du socialisme	Erreur ! Signet non défini.
<i>Une théorie élitiste de la démocratie</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
La domination charismatique	Erreur ! Signet non défini.
Pour une démocratie plébiscitaire	Erreur ! Signet non défini.
Une solution aux contradictions de l'ordre politique moderne ?	Erreur ! Signet non défini.
CHAPITRE QUATRE : RATIONALITE POLITIQUE ET RAISON D'ÉTAT	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
<i>Le conflit des deux éthiques</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>La nouvelle guerre des dieux</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>Le primat de la raison d'État</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Nationalisme et raison d'État.....	Erreur ! Signet non défini.
La raison d'État comme source de tolérance	Erreur ! Signet non défini.
La logique « objective » du politique	Erreur ! Signet non défini.
<i>Le « Führer » et le démagogue</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
CONCLUSION.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
DEUXIEME PARTIE. LA DEMOCRATIE ENTRE IDEAL PHILOSOPHIQUE ET REALISME SOCIOLOGIQUE. LA THEORIE POLITIQUE DE JÜRGEN HABERMAS	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
INTRODUCTION	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CHAPITRE UN : AGIR COMMUNICATIONNEL ET DYNAMIQUE DEMOCRATIQUE.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
<i>La rationalité communicationnelle</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Raison et communication	Erreur ! Signet non défini.
Le langage comme moyen de coordination de l'action.....	Erreur ! Signet non défini.
Du consensus	Erreur ! Signet non défini.
Une thèse anthropologique	Erreur ! Signet non défini.
Bourdieu et Habermas	Erreur ! Signet non défini.

<i>L'histoire comme processus de rationalisation</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
La portée universelle de la rationalisation occidentale	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Temporalité discursive et temporalité historique	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>Une logique normative immanente</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Le fait et la norme	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
La pacification du conflit moral	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
La question transcendantale	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>Communication et démocratie</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
La critique de l'utopie marxiste	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
CHAPITRE DEUX : LA COLONISATION DE LA DEMOCRATIE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
<i>La reformulation de la critique de la réification</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
La dynamique des systèmes sociaux	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Le paradoxe de la rationalisation	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Capitalisme, démocratie, socialisme	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>Le rejet de la démocratie économique</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
L'efficacité du système marchand	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Une anthropologie culturaliste	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Travail et communication	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>Une démocratisation autolimitée</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
L'expansion du droit	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Exercice du pouvoir et légitimité démocratique	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
La contradiction de l'État-providence	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
L'espace public des Lumières	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Espace public et démocratie radicale	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>La démocratie communicationnelle : une réalité institutionnelle ?</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Une notion ambivalente	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Vers une conception sociologique de l'espace public	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Démocratie et monde vécu	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
CHAPITRE TROIS : L'ÉTAT DE DROIT DEMOCRATIQUE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
<i>Les trois usages de la raison pratique</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Morale, éthique, pragmatique	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Une dynamique consensuelle et rationnelle ?	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>Habermas et Rawls</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Des convergences importantes	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Des divergences maintenues	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Position originelle et situation idéale de communication	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>Des institutions démocratiques</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Factualité et validité	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Le pouvoir communicationnel	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Société civile et système politique	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
De l'éthique du discours à la théorie du discours	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Légalité et légitimité	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Le droit comme neutralisation du pouvoir social ?	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>La conception délibérative de la démocratie</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Droit et politique	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Au-delà du libéralisme et du républicanisme	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Le système des droits	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
CHAPITRE QUATRE : LÉGITIMITÉ DEMOCRATIQUE, POUVOIR ET DOMINATION	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
<i>Le droit à l'avortement</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Le consensus impossible	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Le choix de l'émancipation des femmes	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>Désobéissance civile et droit à la résistance</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
L'exclusion du droit à la résistance	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Éloge d'une résistance autolimitée	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>Multiculturalisme et intégration postnationale</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Le « patriotisme constitutionnel »	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
La question du multiculturalisme	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
L'exemple du foulard islamique	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>Un nouvel ordre international ?</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Paix perpétuelle et guerres justes	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
CONCLUSION	9
CONCLUSION. POLITIQUE ET DEMOCRATIE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
<i>La démocratie comme idéal-type sociologique et comme modèle éthico-politique</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>

<i>La rationalité du débat démocratique</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>Pouvoir et démocratie</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>Délibération et représentation. Le cas de la parité.</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>La démocratie impossible ?</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
Notes de la conclusion.....	Erreur ! Signet non défini.
BIBLIOGRAPHIE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.